

## *Les « Poilus Mexicains »*

Ne vous attardez pas à ce qui est éphémère.  
Le sort des armes est capricieux.  
La défaite passe, comme la victoire.  
Seul demeure ce que l'homme accomplit à la cime de son âme.

Benoist-Méchin

Connaître les autres mène à la sagesse,  
Se connaître soi-même mène à l'illumination.  
Dominer les autres requiert l'usage de la violence;  
Se dominer soi-même demande de la force intérieure.

Tao-te King

Le 14 juillet 1918, alors que la guerre des tranchées continuait en Europe, à dix mille kilomètres de là, dans le Cercle Français de la ville de Mexico, plus de deux cents personnes commençaient à fêter la Prise de la Bastille. Etaient présents de jeunes soldats en uniforme, certains d'entre eux blessés ou mutilés, des veuves, des parents et des orphelin de guerre.

François Dejean, qui venait d'être nommé chargé d'affaires à l'Ambassade de France, présidait la cérémonie avec les autres membres de la légation (Victor Ayguesparse, André Brouzet, Ottavi et de Johannis). Le diplomate invita d'un geste aimable, trois jeunes orphelins à s'asseoir à côté de lui, puis donna la parole au président du Comité des fêtes du 14 juillet, Xavier Roustand. Celui-ci rappela dans son discours les devises de la Grande Révolution : Liberté, Egalité et Fraternité, valeurs qui furent menacées lors des invasions germaniques de 1792, 1870 et 1914. Il évoqua le sens de la longue guerre que vivait le monde: la défense de la civilisation contre le militarisme prussien. Il salua l'héroïsme des soldats qui avaient repoussé les armées allemandes, de 1914 à 1918, lors des batailles de l'Yser, Verdun, la Somme, et juste quelques semaines auparavant, avaient réussi à repousser l'offensive menée contre Paris. Il rendit hommage au nom de la communauté française du Mexique aux fils tombés sur le champ de bataille, blessés ou mutilés. « C'est avec les efforts de tous, conclut Roustand, que nous atteindrons la victoire et que la France retrouvera, j'en suis sûr, sa position en tête de la civilisation ».

Le public applaudit de manière enthousiaste mais discrète, bercé dans une triste émotion. Le chargé d'affaires remercia aussitôt l'orateur pour ses mots émouvants et félicita, au nom du gouvernement, les membres de la colonie française du Mexique pour leur contribution à la défense de la patrie. Plus optimiste, le diplomate affirma que se menaient les batailles décisives pour repousser l'ennemi hors de France et de Belgique, mais qu'il restait encore beaucoup à faire. Il félicita la déclaration de guerre des Etats-Unis et acclama l'envoi d'un million et demi d'américains pour se joindre aux Alliés et combattre au nom du droit et de la justice. Il critiqua

les pays « restés neutres, silencieux ou indifférents » et, tout en respectant la position pacifiste adoptée par le gouvernement mexicain, il signala que « pour que le Mexique sorte de sa réserve, nous devons gagner les esprits et les cœurs » de son peuple.

Tout le monde applaudit, même si certains se souvinrent des propositions contenues dans le télégramme Zimmermann, envoyé en janvier 1917 au Président Carranza, invitant le Mexique à rejoindre les troupes allemandes et à entrer en guerre contre les Etats-Unis, pour reconquérir les territoires du Texas, du Nouveau Mexique et de Californie, perdus en 1849<sup>1</sup>. Le télégramme avait changé la neutralité de Washington, qui chercha immédiatement le prétexte pour déclarer la guerre. Le Mexique, lui, resta sur ses positions. L'ambiance changea - indique un article de l'époque relatant l'événement - « quand la voix de Gutiérrez Zamora retentit dans la multitude : *si le diplomate, si l'homme public a la bouche close, rien au monde ne peut empêcher l'homme privé mexicain de crier très haut: Vive la France!* »<sup>2</sup>.

L'assistance se mit debout dans un tonnerre d'applaudissements pour rendre un émouvant et respectueux hommage à la mémoire des français du Mexique tombés sur le champ d'honneur. Le chargé d'affaires fit lecture de plus de cent noms. Puis, il brisa le silence en invitant l'homme de lettres et d'affaires, Auguste Genin, connu comme « notre poète colonial », à prononcer quelques mots. Genin était le symbole des Alliés, étant né au Mexique, terres d'Amérique, de père français et de mère belge. Un grand silence envahit la salle. L'homme, d'un certain âge déjà, sortit de sa veste quelques feuilles qu'il déplia et commença la lecture d'un long poème dont voici quelques vers :

Voici quatre ans passés, hélas ... quand Mexico  
Entendit notre France appeler à son aide  
Nos jeunes gens d'ici, d'un élan admirable  
Sans peur, sans hésiter, partirent pour la Guerre  
“Vous serez fiers de nous, adieu Papa, Maman.  
La Patrie a parlé : Présent Ô France Chère !”

Ils n'avaient qu'une crainte, arriver en retard:  
C'est si loin le Mexique ! Et cachant leurs alarmes  
Mère, épouse, soeur, les embrassaient sans larmes  
Pour ne pas assombrir l'instant de leur départ  
Sur cinq mille français que compte le Mexique  
-femmes, enfants, vieillards et jeunes gens- on vit  
Mille deux cents vaillants, en leur hâte héroïque  
Pour être les premiers, se presser à l'envi.

Depuis, combien sont morts? Cent cinquante-six, France !  
Et combien de blessés ?...plus de cent : et de ceux-ci  
Ceux qui sont revenus, regrettent d'être ici <sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Il existe beaucoup de publications sur cet épisode, je citerai cependant deux références essentielles : K. Katz, *La guerra secreta en México*, Mexico, Ed.Era, 1982, 2 tomes, ainsi que le roman de Fransisco Martín Moreno, *México secreto. ¿Por qué México fue el detonador de la Primera Guerra Mundial?*, México, Joaquín Mortíz, 2002.

<sup>2</sup> « Le 14 juillet ici et là-bas », in *l'Echo Français de Mexico*, mercredi 17 juillet 1918, N° 1548, p. 1-2. En avant EFM.

<sup>3</sup> EFM, samedi 20 juillet 1918, N° 1549, p. 2.

Les applaudissements de la diplomatie, des pères, des frères, des soldats blessés ou mutilés, et des autres invités ne se firent attendre. On leva les verres de champagne pour trinquer à la Victoire...

### *Les efforts de l'arrière*

L'Album d'Honneur que nous reproduisons en fac-similé, à l'initiative de l'Association *Sabença de la Valeilla* (Connaissance de la Vallée) de Barcelonnette, et avec le soutien de la Société Française, Belge et Suisse de Bienfaisance du Mexique, fut projeté en juillet 1918 et publié en janvier 1919. Les éditeurs commencèrent, alors qu'il n'y avait encore aucune certitude du triomphe. Certes, les Etats-Unis avaient rejoint les Alliés, mais avec le Traité de Brest-Litovsk, en avril 1918, la Russie s'était retirée du conflit. L'Allemagne put alors concentrer ses troupes sur le front occidental avant que l'aide américaine ne fût décisive. De mai à juillet, le monde vécut une période d'incertitude : les offensives étaient arrivées à quelques kilomètres de Paris et commençait la course pour contrôler la mer.

Silvio Greco Cotti, éditeur de Puebla, et l'agent consulaire de France à Puebla, Edouard Chaix, prirent l'initiative de faire l'Album pour rendre « un hommage » à la France. Ils soutenaient l'idée que la Guerre était une croisade contre la barbarie. Ils expliquaient que :

«la culture humaine diffusée en France a traversé les Pyrénées et les Alpes s'est répandue en Italie et en Espagne, et ensuite aux Colonies Américaines [...] ! Louange donc à ce grand pays qui a toujours arboré la bannière triomphale de la civilisation humaine, et qui, à l'heure actuelle, dans l'affreux conflit qui secoue l'Europe, a su aventurer le sang de ses enfants au nom des lois de la Justice et du Droit ! »

Ils se proposèrent donc de réunir le maximum de renseignements sur ces jeunes qui eurent le courage d'abandonner leur position familiale, sociale et économique au Mexique pour participer à cette mission. Ainsi, commencèrent-ils un véritable travail de titans pour réunir toute l'information sur chacun d'entre eux.

Mais, qui étaient ces personnages ? Edouard Chaix (1844-1927), originaire de Valance, dans la Drôme, s'installa à Puebla très probablement pendant l'Expédition française au Mexique, de 1862 à 1867. Il épousa une mexicaine, Elena Meoqui, avec laquelle il eut deux filles : l'une mourut en bas âge, et l'autre, Louise, se maria avec un descendant d'aristocrate de la ville de Puebla<sup>4</sup>. Dans les années 1870, il installa une chemiserie et une parfumerie, *El Fénix*, au rez-de-chaussée du bâtiment colonial connu sous le nom de la *Casa de los Muñecos* : elle était considérée comme la « plus ancienne dans sa branche ». On lui connaissait le goût pour jouer du violon ; c'était une personne « de bonne éducation, enthousiaste et désintéressée ». Il fut agent de la Compagnie Générale Transatlantique<sup>5</sup> et, en 1903, remplaça Jules Lions au poste d'agent consulaire à Puebla<sup>6</sup>, poste qu'il assurait à la date de la publication de l'Album d'Honneur. On le

---

<sup>4</sup> Liste des membres qui composent la colonie française de Puebla, septembre 1886, Centre des Archives Diplomatiques de Nantes, Légation de Mexico, Série B, carton 81.

<sup>5</sup> Voir le chapitre de Leticia Gamboa, «Los Barcelonnettes en la ciudad de Puebla», in J. Pérez Siller (coord.) *México Francia: memoria de una sensibilidad común, siglos XIX-XX*, Puebla, BUAP-CEMCA-El Colegio de San Luis, 1998, p.187.

<sup>6</sup> Information transmise par el conservateur Jérôme Cras, du Centre des Archives Diplomatiques de Nantes.

nomma « patron ad vitam » à la Société de la Bienfaisance de Puebla. Il s'agit donc d'un personnage bien connu parmi la communauté française et bien situé dans la société de Puebla.

Il n'existe pas beaucoup d'informations sur Silvio Greco Cotti. Nous savons seulement que son entreprise *La Nacional* fut importante dans les deux premières décennies du XX<sup>ème</sup> siècle. Il envoya une lettre pour la réalisation de l'Album au nouveau Consul français du Mexique, André Brouzet, dans laquelle il lui demande son aide. Datée du 20 novembre, neuf jours après l'armistice, la lettre annonce qu'ils étaient sur le point de terminer l'Album de « tous les français résidant au Mexique partis pour la Francia (sic.) ». Il signale que celui-ci contiendra « plus de quatre cents portraits et biographies » et demande au Consul l'information pour compléter la liste des appelés, leur nom, « leur portrait et une pensée »<sup>7</sup>. L'éditeur inclut une page pour montrer le sérieux du projet<sup>8</sup>. Nous ne savons pas s'il reçut réponse à cette lettre. On peut supposer que non, car il n'y a pas de changement visible de l'information à cette date. L'épilogue de l'Album étant signé le 15 décembre, il aurait bénéficié de trop peu de temps pour faire les modifications et ajustements nécessaires. L'Album parut au début de l'année 1919 pour célébrer le triomphe des Alliés : ce fut un véritable succès éditorial.

Les membres de la colonie française, réduite comme le disait Genin, à tout au plus cinq mille personnes, s'arrachèrent la publication et beaucoup se demandèrent pourquoi le document avait été édité à Puebla. Sans aucun doute, vivaient plus de français dans la ville de Mexico, de Guadalajara ou de Jicaltepec - San Rafael, dans l'État de Veracruz, mais la communauté de Puebla - plus de deux cents âmes- était des plus prospères et très attachée à ses racines. Ses membres se réunirent dans la Société de Bienfaisance de Puebla qui possédait son propre cimetière, inauguré en 1896. L'historienne Leticia Gamboa a montré que les gens originaires de Barcelonnette représentaient la majorité de cette communauté et qu'ils avaient créé d'importants commerces : grands magasins de vêtements et nouveautés, chapelleries, pharmacies, restaurants, hôtels, etc. <sup>9</sup> En 1910, s'était inauguré le somptueux bâtiment du grand magasin *la Ciudad de México* de la société Lions et frères, pour lequel ils ne regardèrent d'ailleurs pas les dépenses pour faire venir de France les structures métalliques - du constructeur parisien Schwartz & Meurer - et bâtir l'édifice sur le modèle de La Samaritaine<sup>10</sup>. Le plus dynamique des frères Lions, Eugène, fut aussi le fondateur et le directeur de la Banque de Barcelonnette, ce qui donne une idée des liens étroits entre la communauté alpine et celle des français de Puebla.

Un autre facteur peut expliquer le projet éditorial : les français de Puebla avaient très largement participé à la guerre. Au moins cinquante soldats des listes des français du Mexique qui s'étaient engagés, venaient de Puebla, ce qui représentait moins de la moitié des français résidant dans la capitale de cet Etat<sup>11</sup>. Il s'agit cependant d'une édition qui avait aussi un but mercantile, dont l'idée était née de deux professionnels du commerce : E. Chaix et S. Greco Cotti<sup>12</sup>. En fait, l'entreprise éditoriale *La Nacional* avait de l'expérience dans la publication de

---

<sup>7</sup> Centre des Archives Diplomatiques de Nantes, Légation du Mexique, Série B, carton 55.

<sup>8</sup> Il n'envoya que la page 103 de l'Album. Nous pouvons donc supposer qu'il ne reçut aucune réponse de la part du Consulat.

<sup>9</sup> Consulter : Leticia Gamboa, «Los Barcelonnettes en la ciudad de Puebla», *op. cit.*

<sup>10</sup> Voir: Leticia Gamboa Ojeda, *Un edificio francés*, Puebla, SEDUEEP-ICSYH, 1997.

<sup>11</sup> J. Vernet, «La Colonie française du Mexique, de 1914 à 1919, à travers *l'Echo français de Mexico*», Maîtrise d'Histoire, Université de Paris X, Nanterre, 2000-2001.

<sup>12</sup> Son entreprise s'appelait Comercial y Editora La Nacional, qui imprima entre autre le Directorio comercial ilustrado de 1914-15 (Annuaire commercial illustré de 1914-15).

livres illustrés. Elle imprimait ses travaux dans l'atelier du Collège *Pío de Artes y Oficios*, des frères salésiens, qui se consacraient aux orphelins et aux enfants sans ressource. Ces ateliers de typographie, très concourus par les éditeurs de Puebla, étaient plutôt bon marché.

La plupart de l'information contenue dans l'Album provient d'un numéro spécial du journal *L'Echo français de Mexico*, paru en août 1916<sup>13</sup>. Presque tous les noms, notes biographiques et les photos se trouvaient dans ce « Livre d'Or des Français du Mexique », pour reprendre les mots de son auteur, Max Athenosy<sup>14</sup>. On soulignera cette découverte : deux éditeurs, à deux ans d'intervalle, ont partagé les mêmes objectifs patriotiques : « élever un monument à nos héros, rappeler et glorifier les exploits des braves Français du Mexique ! »<sup>15</sup>. Les manières de faire et les fins étaient cependant bien différentes entre ces deux personnages: Athenosy, rédacteur en chef du journal et de la *Gaceta de la Guerra*, est le défenseur infatigable qui s'efforcera, de 1914 à 1918, de diffuser les idées patriotiques, de rédiger une propagande contre l'ennemi et d'exiger à ses compatriotes résidant au Mexique l'accomplissement de leur devoir ; Greco Cotti, de son côté, éleva aussi un monument aux français du Mexique qui participèrent à la guerre, mais sa publication se limita à rendre hommage à la France. Cependant, ces deux intellectuels ont lutté arme éditoriale en main depuis l'arrière. Ils ont du moins eu l'impression qu'ils s'unissaient au front, qu'ils participaient, eux aussi, au combat.

### *Source pour l'histoire de l'émigration*

L'Album a été imprimé avec grand luxe, à grand format, couverture cartonnée rouge foncé, décorations en or en relief et une image en son centre. Il s'agit d'une image religieuse qui représente une personne tombée par terre qui se soutient au sol avec sa main droite. Elle semble vouloir se redresser et lève le regard vers Jésus, prédicateur debout, qui se penche et tend la main pour la reconforter. Cette allégorie évoque le sens qu'on a souhaité donner au livre et le contexte dans lequel il fut édité. Il s'agit d'une image qui commença à circuler en France en avril 1917 au début de l'offensive allemande du Chemin des Dames<sup>16</sup> : elle cherche à rappeler au peuple et à l'armée française que son allié principal est le Christ, qu'ils ont une mission divine et qu'ils doivent, avec ce soutien, se relever pour l'accomplir. C'est une manière de sublimer la guerre, de redonner confiance après la défaite, de remonter le moral après l'épuisement de quatre longues années de guerre, de retrouver la sécurité en cette époque de mécontentement et de nombreuses grèves urbaines, de reprendre des forces pour affronter les désertions et les mutineries, qui depuis 1917 secouaient les troupes. En d'autres mots, cette image sous-entend que Jésus Christ les conduira à la victoire, à un monde qui réunira la terre chérie, qu'ils sont en train de défendre, et le ciel, qu'ils attendent.

Il s'agit, comme nous le constatons dans l'Album, d'un témoignage exceptionnel de l'attitude de certains membres de la communauté française du Mexique face à la Grande Guerre et d'une source pour l'étude de l'émigration française au Mexique, de part l'abondante information qu'elle propose. L'œuvre d'environ cent cinquante pages s'ouvre sur un prologue,

---

<sup>13</sup> EFM, Numéro d'Or, Août 1916.

<sup>14</sup> En vérité, Max Athenosy est le pseudonyme de Maxime Weicherding, directeur et rédacteur en chef du journal *L'Echo français de Mexico* et de la *Gaceta de la Guerra*, cette dernière était publiée en espagnol.

<sup>15</sup> *L'Echo français de Mexico*, juillet 1916.

<sup>16</sup> Elle fut extraite du *Petit Journal* et éditée dans *L'Echo français de Mexico*, du 18 avril 1917.

une dédicace, adressée à Edouard Chaix, ainsi que plusieurs textes littéraires d'éloge à la France et à ses alliés. Mais le livre est surtout constitué de photos et notes biographiques sur les français du Mexique qui sont partis à la guerre. Il rassemble des renseignements sur 626 soldats regroupés par commerces dans lesquels ils travaillaient. Cela confirme bien le caractère mercantile de l'ouvrage. Les deux tiers des pages sont consacrées aux grands magasins, usines et commerces de la ville de Mexico, 22 à ceux de Guadalajara, 12 à ceux de Puebla et 4 à ceux de Morelia. Le reste se présente sous forme de listes organisées par sociétés et par états. Les éditeurs incluent dans la plupart des cas, le nom des soldats, quelques renseignements sur leur régiment et leur destin sur le champ de bataille (actif, blessé, prisonnier, mort, décoré, etc.). Seulement 253 d'entre eux possèdent une note biographique qui offre de précieuses informations sur certains aspects de leur vie au Mexique et sur le front. A la fin de l'Album se trouve une liste alphabétique des 180 *Français du Mexique morts pour la France* qui, en plus de contenir des erreurs d'orthographe dans les noms de famille, est incomplète. En effet, si on la compare avec l'information contenue dans le livre, on comptera 204 morts. Cependant, la liste a le mérite de donner une idée globale et synthétique de tous ceux qui ont perdu la vie sur le champ d'honneur.

On regrettera le peu d'information sur le lieu de naissance des soldats, incluse dans seulement 152 des cas, moins d'un cinquième du total. Environ deux tiers de ces soldats, 91 pour être exact, proviennent de l'ancien département des Basses Alpes ; le reste se distribue dans tout l'hexagone. On observe aussi la présence de quelques français nés à l'étranger, dont 9 sont mexicains (originaires de Mexico, Guadalajara, Morelia, Oaxaca, Orizaba, Puebla, Salvatierra et Zacatecas), 1 suisse et 2 des colonies : Cayenne en Guyane française, et Bonê, en Algérie. Cette pauvreté d'informations sur l'origine surprend, non seulement parce qu'il s'agit d'un Album pour rendre hommage à des français, mais aussi parce qu'ils ont bénéficié de l'aide de l'agent consulaire de Puebla... à moins que celui-ci n'ait pas fait son travail. Cette carence empêche la réalisation d'une géographie de l'origine des soldats et, par conséquence celle, des émigrants français au Mexique.

Cette limite s'estompe si l'on considère les renseignements sur le lieu de résidence, l'entreprise où ils travaillaient et le poste qu'ils occupaient avant de partir à la guerre, présents cette fois pour 80% des individus.

#### *Principaux lieux de résidence*

Ville	Nombre	% du total
Mexico	247	48
Guadalajara	81	16
Morelia, Michoacán	43	8
Puebla	32	6
Orizaba, Veracruz	31	6
<b>Total</b>	<b>434</b>	<b>84</b>

La plupart des soldats pour lesquels on possède des indications sur le lieu de résidence (531) font partie des cinq villes capitales d'état les plus importantes du pays. Il faudrait cependant corriger

le cas de l'Etat de Veracruz, tout comme d'Orizaba, pour lequel apparaissent trois villes (Acayucan, Jalapa et le port de Veracruz) dans une seule liste, sans préciser dans laquelle le soldat résidait. Nous savons néanmoins que beaucoup de familles françaises habitaient dans le port. Il est aussi important de corriger la position de Puebla, dans laquelle vivait une communauté plus nombreuse et de laquelle vinrent plus d'engagés que celle de Morelia. En tous les cas, les renseignements donnent une idée générale sur les tendances : extrême concentration dans la ville de Mexico, un bon nombre à Guadalajara, Puebla et Morelia, ainsi que quelques surprises : trouver des français très actifs à Saltillo, Tulancingo, Aguascalientes, Chihuahua, León, Monterrey et Oaxaca, et constater l'absence de Tampico, connue pour son influente colonie française, tout comme celle de Jicaltepec - San Rafael, dans l'Etat de Veracruz.

L'origine et le lieu de travail sont des aspects essentiels pour l'histoire de l'émigration : ils permettent de nous intéresser aux activités réalisées par les français dans le pays et ainsi de caractériser la position hiérarchique et professionnelle exercée par les futurs soldats. Une grande partie, les deux tiers de l'Album, mentionne les établissements de la ville de Mexico : 14 grands magasins et 5 usines, le reste des commerces se répartissaient dans les villes de province, principalement Guadalajara, 12, et Puebla, 4. Le total n'atteint pas la cinquantaine, un chiffre plutôt limité, si l'on considère qu'à cette époque existaient plus de 290 commerces français situés sur tout le territoire, dont 214 étaient propriété des « Barcelonnettes<sup>17</sup> ». Cette omission révèle que les éditeurs n'ont pas été exhaustifs et qu'ils ont privilégié l'information sur le groupe de commerçants. Nous pouvons imaginer qu'il s'agissait de « connaissances » ou d'« amis » des auteurs, peut-être même les parrains de l'édition. Mais cela ne retire en rien l'intérêt du document. Les lecteurs intéressés ou curieux verront dans l'index géographique et des commerces le nom et la raison sociale de chacun d'entre eux.

L'Album offre aussi des renseignements sur le profil professionnel de 218 soldats avant leur départ : les quatre cinquièmes sont employés, 23 sont associés, 8 sont fondateurs de leur commerce, 5 sont gérants, 4 sont instituteurs, 3 sont mécaniciens et 2 sont chefs de magasin. Il existe quelques cas étranges comme celui du propriétaire de l'*Hotel de Francia* à Mazatlán, l'agent consulaire de France à Morelia ou bien encore le moniteur d'armes de San Antonio Texas qui s'engagea au Mexique. L'absence des professions libérales au des métiers, à exception des instituteurs de l'Ecole *La Profesa* de la ville de Mexico ou des mécaniciens de CVISA et CIDOSA, est significative, étant donné l'origine des informations. Le profil professionnel du soldat apparaît donc étroitement lié au commerce.

Le plus remarquable de l'Album est le grand nombre de photographies qu'il contient. Nous apprenons à connaître la physionomie des individus auxquels on a voulu rendre hommage. On y trouve en effet 323 portraits, presque tous en uniforme, 32 photographies des entreprises où ils travaillaient, bâtiments ou enseignes, et 18 photos de groupes de soldats ou de frères qui partirent ensemble à la guerre. Ce sont au total 373 images qui illustrent les visages, regards et postures des français du Mexique qui ont participé à la Première Guerre Mondiale. Il semble d'intérêt de répondre maintenant aux questions suivantes : comment sont-ils passés d'émigrants à soldats ? Quel a été le destin de ces braves dans le long conflit international ?

*D'émigrants à « poilus mexicains »*

---

<sup>17</sup> A. Genin, *Notes sur le Mexique*, Mexico, Imprimerie Lacaud, 1908-1910, p.6.

Au-delà des renseignements qu'offre l'Album pour l'histoire de l'émigration, ce texte a l'originalité de présenter les traces d'un phénomène oublié et très complexe : l'incorporation des émigrants, dont certains avaient laissé leur terre depuis bien des années, pour la défense de la patrie. Ce problème soulève de multiples questions : par exemple, quelle a été la motivation de ces hommes pour s'engager dans l'armée ? Ou bien de quelle manière ont-ils pu le faire ? Quels étaient leurs sentiments envers leur patrie ? Quelles pressions collectives ou familiales ont-ils pu rencontrer ? Quel a été le parcours de chacun de ces individus ? Il s'agit-là d'un phénomène peu étudié par les spécialistes de la Première Guerre Mondiale qui, nous en sommes sûrs, accueilleront avec enthousiasme la publication fac-simile de ce témoignage.

On a souvent dit que la Grande Guerre fut une guerre des patries. L'amour à une patrie si lointaine dans le temps comme dans l'espace ne suffit cependant pas pour comprendre ce qui poussa ces émigrants à partir. Elle ne fut pas une raison suffisante pour les convaincre d'abandonner leur position familiale, économique et sociale qui leur avaient coûté bien des efforts à obtenir au Mexique, d'autant moins s'il s'agissait de devenir soldat et de tout risquer pour lutter contre un ennemi si lointain. Non. Si l'argument patriotique existe, il n'est certes pas suffisant<sup>18</sup>. Il y a en jeu des facteurs différents de ceux qui ont mobilisé leurs compatriotes de l'hexagone, qui dérivent de la condition d'émigrants et, de l'expérience et des aspirations qu'ils trouveront dans le pays d'accueil. Il suffit de considérer la situation de déracinement – s'absenter de leur pays pour chercher un avenir - et les problèmes d'identité que cela provoque, pour accepter la singularité du phénomène. Au Mexique, ces hommes étaient des étrangers, on les considérait comme des français, mais en revenant à leur patrie d'origine - pour ceux qui purent le faire - leurs compatriotes les nommèrent alors « les Américains » ou « les Mexicains ». Il s'agit donc d'un type particulier de soldat qui présente une problématique originale et que l'on pourrait baptiser les « poilus mexicains ».

Le passage du stade d'émigrants français à « poilus mexicains » commence avec la publication de l'Ordre Général de mobilisation transmis par la Légation française du Mexique le 2 août 1914<sup>19</sup>. Les journaux français diffusèrent la nouvelle et dès le lendemain, ils entamèrent une campagne patriotique pour appeler à l'accomplissement du devoir. Les autorités diplomatiques commencèrent le recrutement – « de tous les hommes aptes, la classe 1887 incluse »- et offrirent des billets gratuits « aux indigents ». La réponse fut immédiate. Les patrons des grands magasins, des usines et des commerces facilitèrent le départ de leurs employés. Certains mêmes prirent à leur charge le voyage. Le Consulat Général de France au Mexique fut envahi. Les premiers jours, la queue pour s'inscrire était si longue qu'il occupait toute un pâté de maisons de l'Avenue Reforma. Une activité fébrile encore jamais vue s'était emparée de ces bureaux. Il se produisit la même chose dans les agences consulaires des principales villes de province.

Le 15 août, le premier contingent, composé de 252 français, partit dans le vapeur espagnol *Reina María Cristina*. Douze jours plus tard, 84 soldats du plus levaient l'ancre pour l'Europe

---

<sup>18</sup> Il existe une abondante bibliographie sur la Grande Guerre qui montre la complexité du phénomène, il suffit de citer quatre oeuvres importantes. Sur les causes : J. Droz, *Les Causes de la Première Guerre mondiale. Essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 1973 ; sur la culture de guerre, J.J. Becker et al., *guerre et culture*, Paris, Armand Colin, 1994 ; une analyse sur la souffrance des soldats, F. Rousseau, *La guerre censurée. Une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999 ; et sur la revalorisation actuelle, S. Audon-Rouzeau y A. Becker, *14-18 retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

<sup>19</sup> EFM, du 5 août 1914.

dans le *Montserrat*<sup>20</sup>. Puis en suivirent d'autres, conduits par les vapeurs de la Compagnie Générale Transatlantique, qui partaient le 12 de chaque mois. 550 français sont partis les trois premiers mois du conflit, le reste des hommes s'échelonna entre 1915 et 1917. La plupart étaient des jeunes de 25 ans tout au plus. Le voyage durait deux semaines. Dès leur arrivée en France, les poilus mexicains regagnaient leur régiment.

Tous les émigrants en âge de s'engager ne se présentèrent pas avec le même enthousiasme : il y eut beaucoup d'indécis, quelques réfractaires et divers insoumis. La plupart étaient des émigrants qui vivaient à la campagne, ils avaient acquis une terre et ne pensaient pas lutter pour une autre plus lointaine. C'est ce qui se passa principalement dans le nord de l'Etat de Veracruz, à Jicaltepec et San Rafael, communautés fondées en 1883 par des paysans provenant de la Haute Saône et des Côtes d'Or. D'une communauté dense - on y calcule plus de mille descendants de français - moins d'une douzaine remplirent leur devoir civique<sup>21</sup>. La situation fut différente dans les villes, où les émigrants avaient plus de contacts avec l'Europe, où ils se réunissaient dans des sociétés francophiles et cultivaient un sentiment patriotique à travers les différentes fêtes et célébrations. Nombre d'entre eux étaient matriculés aux services consulaires. Le mécanisme était cependant loin d'être simple pour le faire.

Depuis 1905, une nouvelle loi de recrutement avait réduit la durée du service militaire à deux ans et supprimé toute dispense. Tous les français aptes, peu importe leur lieu de résidence, devaient se présenter devant les autorités pour s'inscrire sur les listes et retirer leur livret militaire. Toute une réglementation avait été dessinée pour les émigrants avec des peines très sévères - pertes des droits civils, interdiction de rentrer dans le pays, prison - pour ceux qui ne feraient pas le service militaire<sup>22</sup>. Ensuite vint la loi du 19 juillet 1913 qui prolongea le service militaire à trois ans. Pour pouvoir faire partie des appelés, il fallait remplir deux conditions au préalable : 1) être inscrit sur la liste des conscrits et 2) passer un examen médical dans un Conseil de Révision. Les consuls et agents consulaires étaient les chargés d'établir les listes et de compter sur un médecin pour faire les examens<sup>23</sup>. La diplomatie commença une campagne de sensibilisation patriotique pour le recrutement, qui fut secondée par la presse française, les associations (La Société de Bienfaisance, le Cercle Français, la Mutuelle, l'Amicale Française, le Club Hippique, l'Alliance Française) et les doyens et membres importants de la colonie regroupés dans le Comité du 14 juillet<sup>24</sup>.

Pour convaincre les craintifs et les indécis, au début septembre 1914, le gouvernement français décréta l'amnistie pour tous les insoumis qui se présenteraient dans les consulats avant le 14 du mois<sup>25</sup>. Certains envoyèrent des lettres pour s'excuser en donnant des motifs très variés. Quelques unes d'entre elles furent publiées et qualifiées « d'attitudes peu patriotiques ». Passée cette date, le propre Consulat organisa une chasse contre les insoumis. On publia au mois d'octobre des annonces exigeant aux hommes de s'engager, dans le cas contraire ils subiraient le joug de la loi :

---

<sup>20</sup> EFM, du 16 et 29 août 1914.

<sup>21</sup> Voir les travaux de Jean-Christophe Demard, en particulier le livre : *Río Nautla. Etapes de l'intégration d'une communauté française au Mexique (1833-1926)*, Langres, Dominique Guéniot, Editeur, 2002.

<sup>22</sup> Ce phénomène a été étudié pour le cas de l'émigration basco-bernaise. Voir : L. Loustau, « L'émigration basco-bernaise étudiée à travers de l'insoumission (1859-1873) », *Maîtrise en histoire*, Université de Pau, 2001.

<sup>23</sup> Jean-Christophe Demard, *ob. cit.*, p.256.

<sup>24</sup> Pour plus de détails sur ces campagnes voir le travail de J. Vernet, *ob. cit.*

<sup>25</sup> EFM du 2 septembre 1914, cité par J. Vernet, *ob. cit.*, p.33.

Tous les hommes français des classes 1893 à 1913 doivent se signaler à leur régiments. Ceux qui sont en retard tombent sous le coup des punitions prévues par les règlements militaires. Insoumis et déserteurs: deux à cinq ans de prison. A l'expiration de la peine ils sont envoyés dans des compagnies de discipline. Leur nom est affiché dans toutes les communes de leur canton et ils sont privés de leur droits électoraux. Aucune amnistie ne peut être demandée pour eux<sup>26</sup>.

Les consulats n'acceptaient pas l'excuse de la naturalisation mexicaine et s'il revendiquait cette nationalité, ils étaient avertis qu'on "leur refusera la protection accordée habituellement à nos compatriotes". Cette menace à une époque d'insécurité et de guerre civile devait être prise très au sérieux, surtout pour ceux qui souhaitaient défendre des biens (propriétés, commerces, etc.) au Mexique. L'ambiance de répression étudiée par J. Vernet s'accéléra en 1915 quand le journal *L'Echo français de Mexico* commença une campagne avec ce titre "Au Pilon, au Pilon... oui, nous les mettrons tous au Pilon ! [...] Qu'ils se cachent, qu'ils ne vivent plus car nous les chercherons et nous les trouverons..."<sup>27</sup>.

Ces tensions ne firent qu'augmenter au fur et à mesure que le temps passa et que les nouvelles des combats étaient mauvaises. Les patriotes de la colonie donnaient des leçons de civisme et incitaient leurs employés à défendre le territoire de leur patrie. Les associations faisaient des appels au devoir et même le Consul y participait en affichant les listes des blessés, disparus ou des morts à côté des listes des insoumis et des déserteurs. Que pouvait bien sentir un émigrant qui, après plusieurs années d'efforts, d'honnêteté et de petites économies, avait réussi à se faire une position sociale modeste ou bien brillante ? Abandonnerait-il tout pour défendre une patrie absente dans laquelle il n'avait pas sa part de prospérité ? Au delà de sa position civique, sa réticence ne s'expliquerait-elle pas par la peur des horreurs de la guerre, inexistantes dans la presse française, mais racontées de bouche à oreille dans les villages ? Et que penser des soldats qui revenaient blessés ou mutilés ?

Le 17 juillet, une nouvelle disposition augmenta la peine pour les insoumis : « ils ne pourront pas hériter, ni leur mariage être reconnu ». Le 18 mars, une autre loi permit aux autorités françaises, italiennes et portugaises d'extraditer les déserteurs. Cependant, en raison de la guerre civile qui secouait Mexique, les autorités françaises annoncèrent en mai 1916 une nouvelle chance pour les insoumis qui se présenteraient sous un mois dans n'importe quel consulat... La réponse attendue n'arriva jamais, tandis que la guerre, elle, continuait ses destructions et demandaient de plus en plus de bras. Ainsi, l'oppression arriva à son maximum le 13 avril 1918 – au début de la grande offensive allemande - quand passa la loi Braibant au Parlement : celle-ci stipule la confiscation de la totalité des biens des insoumis et des déserteurs<sup>28</sup>. Ce fut une véritable bombe que la diplomatie française fut incapable d'appliquer aux émigrants.

La conversion des émigrants en poilus mexicains s'accéléra de manière forcée: engagée dans les exigences du Patriotisme, violente par les urgences du dieu de la guerre, incitée par la propagande de la presse, poussée par les campagnes des associations et les doyens de la colonie, obligée aussi et surtout par la mentalité des propres émigrants, par leur sens du devoir, leurs peurs de perdre la relation avec leurs racines, leurs parents, leurs ancêtres, peur enfin d'être

---

<sup>26</sup> EFM du 14 octobre 1914, cité par J. Vernet, *ob. cit.*, p.34. Ce type d'annonces furent constamment reproduit par les journaux français. Voir : la première page du EFM, 4 novembre 1915, N° 1287.

<sup>27</sup> EFM du 2 octobre 1915, cité par J. Vernet, *Idem*.

<sup>28</sup> Citée par J. Vernet, *ob. cit.*, p. 37.

montré du doigt par les gens du village. Tout cela s'aggrava avec la guerre civile et l'insécurité qui accompagnèrent la Révolution de 1911 à 1917. La crise économique et l'insécurité plongèrent les commerces au bord de la faillite. Les patrons préféraient dans ces conditions, payer le billet pour que leurs employés partent défendre la patrie au lieu de les licencier<sup>29</sup>. Ce fut-là une autre cause importante de l'engagement dans les files. Devant autant des forces qui poussèrent les émigrants à partir, il faudrait se pencher sur les histoire individuelle de ces soldats pour mesurer leur poids spécifique.

### *Naissance d'un nouvel ordre*

La Grande Guerre est un épisode qui réunit toutes les caractéristiques d'un fait historique. Elle est irréversible, elle marque le temps d'un avant et d'un après. Elle inclue un fait accidentel - l'assassinat de l'Archiduc héritier du trône d'Autriche, François-Ferdinand à Sarajevo -, qui pouvait ne pas avoir eu lieu ; elle ne dépend pas d'une loi inévitable, le hasard et le besoin coexistent. Elle propose surtout une cohérence en termes d'évolution des sociétés dans le temps. Le fait historique devient ainsi une frontière pour la vie collective et individuelle qui marque le changement entre la vie antérieure et postérieure. Comment les émigrants qui sont partis à la guerre ont-ils vécu ce changement ? N'est-ce pas dans le processus de conversion en soldat dans lequel nous pouvons y voir ses empreintes, et surtout dans les difficultés que ceux-ci ont dû vaincre pour continuer leur vie et s'adapter à cet autre monde qui émergea de la guerre ?

Les poilus mexicains intégrèrent plusieurs régiments<sup>30</sup>, mais on retrouva la plupart dans les bataillons alpins, en particulier dans le 157<sup>ème</sup> et le 159<sup>ème</sup> de ligne. Ils y reçurent un entraînement d'un à trois mois et on leur donna un grade et une spécialité : simple soldat, caporal, sergent, maréchal de logis, lieutenant, capitaine, agent de liaison, standardiste, traducteur, interprète, ainsi que membre du contrôle postal militaire, mitrailleur, aviateur, canonier, infirmier, moniteur à l'Etat Majeur américain, mécanicien, etc. Certains, qui avaient été compagnons de travail, formèrent des groupes sur le front qu'ils baptisèrent avec des noms pittoresques comme la terrible équipe de chasseurs alpins *Les diables bleus*<sup>31</sup>.

Les renseignements contenus dans l'Album permettent de connaître des détails sur leur expérience durant la guerre, grâce aux informations spécifiques sur chacun d'entre eux et, surtout, aux notes biographiques. C'est de cette manière que nous sommes au courant du moment où ils quittèrent le Mexique, du régiment où ils furent affectés, les batailles auxquelles ils participèrent et les décorations qu'ils obtinrent. De même, nous savons qu'il y eut des prisonniers à Chemnitz, des blessés à Flirey, Royet, aux Chemins des Dames, à Verdun, des disparus et beaucoup de morts, soit de maladies contractées sur le front, soit durant d'importantes batailles telles qu'Avocourt, Roye, Menil, Champagne, Souchez, les Eparges, Artois ou Frégicourt, pour n'en citer que quelques unes. Il y est aussi précisé les candidats aux décorations, ceux qui obtinrent la croix de guerre et ceux que sont cités à l'ordre du jour. La plupart partirent sur le front oriental de la France (La Marne, La Champagne, La Somme, Verdun, Le Chemin des

---

<sup>29</sup> Cette hypothèse est développée dans le livre de Patrice Guy, *Pérégrination des « Barcelonnettes » au Mexique*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1980.

<sup>30</sup> Il s'agit d'après l'Album des régiments suivants: 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10e, 11e, 12e, 14e, 15e, 17e, 18e, 19e, 22e, 25e, 30e, 37e, 39e, 49e, 52e, 56e, 57e, 67e, 69e, 83e, 100e, 112e, 128e, 131e, 137e, 139e, 143e, 149e, 150e, 151e, 154e, 155e, 157e, 159e, 160e, 163e, 167e, 170e, 194e, 216e, 249e, 261e, 279e, 297, 301e.

<sup>31</sup> Voir la photo d'Eugène Fabre de Foucon, page 123 de l'Album.

Dames) et en Belgique (Les Flandres), d'autres en Prussie orientale, alors qu'une minorité seulement participa aux campagnes des Balkans, à Banitza, Salonique et Gallipoli. Les renseignements permettent d'établir un profil du poilu mexicain et de faire une géographie de son action sur le terrain. Il s'agit-là d'une future recherche possible à partir de ce document, pour les chercheurs ou les familles des soldats que cela intéresse.

Néanmoins, la douloureuse question persiste : à combien se chiffrent les morts, les blessés et les disparus ? Certaines sources signalent que la mobilisation des français résidant au Mexique rassembla 1 238 individus et que de ce contingent, 260 sont morts sur le champ d'honneur et qu'un nombre équivalent ou bien supérieur furent blessés<sup>32</sup>. L'Album indique cependant un nombre inférieur, de presque moitié moins, sur 626 personnes, 204 morts, 24 blessés, 9 prisonniers et 5 disparus. Ces chiffres ne sont cependant pas complets. La recherche récente de J. Vernet propose de meilleurs résultats : 1 304 soldats partis à la guerre, 312 morts et plus de 200 blessés<sup>33</sup>.

Il est difficile d'imaginer le drame social, spirituel et psychique qui se cache derrière ces chiffres : les mutilés, les malades, les veuves, les orphelins, le chagrin des familles et des amis, et pour tous, le traumatisme d'avoir vécu les combats : la vie dans les tranchées, les bombes, la mitrailleuse, le gaz, les cris, les regards du compagnon ou de l'ennemi avant de mourir... Il est important d'avoir les témoignages de ces poilus pour connaître les sentiments, avoir les impressions sur leurs actes, savoir ce qui était de leur vie après cette guerre<sup>34</sup>. Malgré les décorations et le devoir accompli, la vie de ceux qui purent revenir du front n'a plus jamais été la même.

Le 11 novembre 1919, pour célébrer le premier anniversaire de l'armistice, on inaugura un monument en l'honneur des poilus mexicains mort sur le champ de bataille, que la Société de Bienfaisance avait fait construire dans le Cimetière Français de la ville de Mexico. Plus de deux mille personnes défilèrent. Plusieurs hommes prirent la parole, entre autre Auguste Genin, qui, au nom de la Colonie française exprima sa douleur pour l'absence des disparus. Il unit dans son allocution l'histoire de la Grèce Antique et celle de la France et reprit les mots de Périclès dans son discours aux morts de Péloponèse :

« La cité a perdu sa lumière, l'année a perdu son printemps »  
Oui, vraiment, en les perdant notre Colonie, petite cité, a perdu sa lumière  
Et son éclat disparu manquera toujours à son rayonnement.  
Mais il faut en perpétuer le souvenir et en propager le reflet !<sup>35</sup>

La guerre bouleversa la petite colonie française du Mexique : beaucoup ne revinrent pas, d'autres essayèrent de retrouver le fil de leur vie et créèrent la Société des Anciens Combattants, mais les

---

<sup>32</sup> C'est le cas des livres d'Auguste Genin, *Les Français au Mexique du Vie siècle à nos jours*, Paris, Nouvelles Editions Argos, 1933, et de Patrice Guy, *op. cit.*

<sup>33</sup> J. Vernet *op. cit.*, p. 94.

<sup>34</sup> Les témoignages des lettres, journaux intimes et mémoires des Poilus conservés dans les archives familiales ou institutionnelles peuvent nous éclairer sur tous ces aspects. Certains ont été publiés récemment, voir le cas par exemple de: Paul Tuffrau, *1914-1918 quatre années sur le front. Carnets d'un combattant*, Paris, Imago, 1998, J.-P. Guéno et Y. Laplume (dir.), *Paroles de poilus*, Paris, Radio France, 1999, Benoist-Méchin, *Ce qui demeure*, Paris, Bartillat, 2000, E. Birnesteil et R. Cazals (éd.), *Ennemis fraternels 1914-1915*, Toulouse, Presse Universitaire du Mirail, 2002.

<sup>35</sup> EFM, 13 novembre 1919, cité par J. Vernet, *op. cit.* p. 92.

séquelles de la guerre les poursuivirent jusqu'à la fin. La vie avait changé dans le monde entier. L'Europe était entrée dans un déclin, les Etats-Unis étaient apparus comme l'arbitre entre nations et la principale puissance financière, le Japon était monté sur la scène internationale et dans la Russie des Tsars, avait commencé la révolution bolchevique qui devait marquer les paradigmes politiques durant tout le vingtième siècle. Une nouvelle époque s'ouvrait si lointaine et si différente de la Belle Epoque. Au Mexique, l'ancien régime de Porfirio Díaz avait été balayé par sept ans de révolution, de 1910 à 1917, qui avaient mis en danger les commerces et les emplois abandonnés par les soldats. Le déclin économique et culturel de la Colonie française n'était qu'un symptôme des nouveaux temps, dans lesquels les représentants de la modernité n'étaient plus les français, mais les héros américains. Ils revenaient dans un monde nouveau auquel ils avaient contribué.

Cet Album est une empreinte de ce temps, des complexes transformations qu'il annonce, un témoignage des mentalités de cette époque, un hommage à la France et, il représente, surtout, une contribution à l'étude et à la mémoire des émigrants qui devinrent soldats : les poilus mexicains.

San Bartolo Ameyalco, Mexico, le 2 novembre 2003